

OPHÉLIE WINTER

« Je suis encore en vie, c'est déjà pas mal »

La chanteuse, qui avait disparu des radars, mais pas des pages people, remet les pendules à l'heure dans son autobiographie, « Résilience ».

ELLE-MÊME ne se souvient pas depuis combien d'années elle n'avait pas fait de promo. 2014 et son très mauvais souvenir de « Danse avec les stars », où elle s'est durement blessée ? Ophélie Winter avait disparu. On l'a dite SDF. Aujourd'hui, elle reçoit les journalistes dans une suite d'un hôtel des Champs-Élysées. Les médias défilent à nouveau dans sa chambre, elle est en retard, en star qu'elle a été dans les années 1990, de l'animation de « Hit Machine » sur M 6 à « Dieu m'a donné la foi », un disque de platine, un d'or, puis des années de plomb. À 47 ans, dans « Résilience », son autobiographie, bien écrite – elle a toujours aimé les punchlines –, la chanteuse et actrice fait le point.

OPHÉLIE WINTER
« Résilience » signifie qu'avant, vous n'alliez pas bien. Vous qui pratiquez la boxe, vous avez encaissé un KO ?

J'ai fait plusieurs KO, et un gros burn-out, physique et mental. Il y a deux ans. Ça faisait suite à la folie des paparazzades et des mensonges, une douzaine de couvertures, une centaine d'articles, 5000 photos, alors que j'étais en train de me reconstruire. On m'a dit SDF, mourante, alors que j'étais juste en train de déménager mon appartement dans un garde-meuble, parce que j'avais pour plan de partir habiter à Dubaï. Je devais y donner des concerts. On m'a prise en photo et on a dit que je dormais dans ma Smart.



J'avais une maladie qui nécessitait beaucoup d'oxygène. J'ai fait du ski et j'ai lu du Boris Cyrulnik. Me faire du bien, enfin. Après, j'ai eu le coronavirus...

Et pourquoi n'êtes-vous pas partie à Dubaï ?
La presse à scandale m'a flinguée. J'étais cuite. Je suis partie faire une cure dans les Alpes autrichiennes, où je me rends deux fois par an. Une cure très chère, prisée des milliardaires.

Donc, vous n'êtes pas ruinée ?
Non, je ne suis pas ruinée. Mais mes amis, ceux d'avant en tout cas, ont tous cru les magazines plutôt que moi. Soit-disant que je n'étais pas joignable. Disons qu'ils ne m'ont pas appelée.

Vous avez quand même disparu...
Pour être tranquille. Mes attaches sont à Paris, mais j'ai passé beaucoup de temps en 2020 à la Réunion. Mon rêve, c'était l'océan Indien. Je pensais que ce serait Dubaï, mais la Réunion, c'est bien. La résilience c'est ma liberté. Ensuite, j'ai été soignée par une femme médecin tibétaine, pour des maladies très graves que la médecine classique n'arrivait pas à guérir.

Parlez-vous des névralgies évoquées dans le livre ?
Ce que j'écris est édulcoré. J'ai vraiment morflé. J'ai seulement vidé un quinzisième de mon sac dans ce livre.

Il doit être très lourd alors...
Oui, mais je ne le porte plus (elle sourit). Avant la Réunion, comme je vous le disais, j'ai passé six mois en Autriche, dans une clinique-hôtel ultra-sécurisée. Je venais de passer deux ans sans dormir, allongée, en apnée, les yeux ouverts. Quand la clinique a fermé pour Noël, ils voulaient me mettre à l'hôpital, mais j'ai préféré m'installer dans l'hôtel d'à côté. Je pouvais continuer mes balades autour du lac, mes prières, mes méditations, mon sport et profiter du bon air. J'avais une maladie qui nécessitait beaucoup d'oxygène. J'ai fait du ski et j'ai lu du Boris Cyrulnik. Me faire

du bien, enfin. Après, j'ai eu le coronavirus... J'ai dû être un des premiers cas. Moi qui étais d'habitude au pied des pistes à 8 h 15, je ne pouvais plus bouger.

Votre corps parle beaucoup...
Et ce n'est pas fini. Je dois passer des examens ces jours-ci. J'espère en sortir.

Dans votre livre, vous pardonnez à votre père, le chanteur David-Alexandre Winter, qui vous a abandonnée toute petite, dont vous avez découvert le passé d'enfant juif caché pendant la guerre et l'abandon dont il a aussi été victime. Mais vous ne pardonnez rien à votre mère, qui vous a élevée et a été votre manageuse...

Les dernières phrases que je dis sur ma mère sont dans ce livre. Je ne veux plus en entendre parler. J'ai travaillé avec elle parce qu'elle venait de se faire virer d'une maison de haute couture. Mon frère m'a dit : « T'es gonflée, prends-la avec toi. » Je lui ai fait confiance. Je n'avais pas 25 ans.

Vous l'accusez d'avoir laissé votre oncle pratiquer des attouchements sexuels sur vous pendant des années.

Votre chanson « Elle pleure » (1998) raconte ce trauma...
C'est mon histoire, oui. Personne n'a compris à l'époque. « Enfant de lumière, aux yeux de pluie, que l'on profane, petit être de chair » (elle chantonne), c'est clair, non ? C'est une chanson sur toutes les filles abusées. C'était impossible d'en parler pour moi. Mon oncle, lourdement handicapé, était vivant, ma grand-mère aussi, et ma mère était complètement folle. Elle l'est toujours. La responsable, c'est ma mère, qui m'a giflée quand je le lui ai raconté. Il y a aussi une histoire de sous. Cet oncle était un héritier. Ma mère dit tout le temps qu'elle déteste l'argent, mais qu'est-ce qu'elle aime ça. Mon ex-mère, comme je dis parfois.

C'est assez bref ce que vous dites d'eux...
Je ne suis pas une méchante.

Vous dites quand même que les hommes ne sont jamais au soutien quand il faudrait...
Ah ça... Mais je n'ai jamais parlé d'Alain Chabat dans mon livre. Pour « A », c'est vous qui interprétez.



Paris, le 31 mai. Ophélie Winter, ici sur le plateau de « Quotidien », raconte, cash, sa jeunesse difficile et sa rupture avec sa mère.

Certains pensaient que Prince et vous, c'était une histoire inventée. Vous la racontez sur une longue période...

Oui, je ne cherche pas à faire la pub de cette relation. Quand il y a eu une photo de nous prise par un paparazzi, j'avais peur qu'il me quitte à cause de ça, qu'il pense que ça venait de moi. Il m'avait dit en riant : « Non, je sais bien que tu n'y es pour rien. Tu as cru que ça allait se passer normalement notre histoire ? »

Prince est désigné clairement, pas vos deux autres amoureux célèbres. MC Solaar est « C. » (pour Claude, son prénom), et Alain Chabat, « A. ».
Pourquoi ?
Prince, j'ai parlé de lui quand il est mort. Un journaliste me l'a appris en m'appelant pour recueillir mes impressions... Les autres vivent en France.

C'est assez bref ce que vous dites d'eux...
Je ne suis pas une méchante.

Vous dites quand même que les hommes ne sont jamais au soutien quand il faudrait...
Ah ça... Mais je n'ai jamais parlé d'Alain Chabat dans mon livre. Pour « A », c'est vous qui interprétez.



Dieu est taquin. C'est mon meilleur ami. [...] Je n'arrivais pas à vendre ma voiture, Dieu m'a aidé à le faire.

Vous n'êtes pas tendre envers vous non plus dans vos relations chaotiques...
Maintenant, je préfère ne même plus en avoir. J'ai un petit vivier d'ex. Ça me va très bien. Je ne veux plus qu'on me prenne le chou. Je suis vraiment normale, un peu bargeolette, mais sympathique, assez basique.

De quoi vivez-vous ?
Je fais un peu de business (sourire). Il faut que je travaille. Et comme je ne sais pas voir petit, il va falloir gagner beaucoup de sous. Pour vieillir à la mer, avec mes poules et mon potager. Je suis devenue une vraie petite femme d'intérieur.

Vous racontez que vous cuisinez pour Prince...
Pour Claude surtout. Je lui cuisinais des plats que je jetais

à la poubelle, car il ne rentrait jamais, ou complètement... (Elle ne finit pas sa phrase.) Maintenant, je suis juste Ophélie, sans mon nom. Winter, c'est fini.

C'est le nom qui apparaît sur la couverture du livre. Doit-on plutôt vous appeler Ophélie Keepekooter ?

C'est mon vrai nom. En néerlandais, Keepekooter veut dire « Qui achète des habits ». Je l'ai bien honoré, ce nom (elle rit). Dieu est taquin. C'est mon meilleur ami. C'est pour ça que je ne me sens pas seule, partout dans le monde. J'ai beaucoup perdu, mais intérieurement, je me sens milliardaire. Il y a des gens qui se seraient suicidés à ma place. Moi, je me fichais qu'on me prenne mon oselle ou le reste. Ma Tibétaine me disait de me séparer de tout ce que j'avais de matériel pour guérir. Je n'arrivais pas à vendre ma voiture, Dieu m'a aidé à le faire.

Mais alors, vous avez vraiment tout perdu...
À un moment oui, mais je rebondis très vite.

Vous ne dites pas tout...
On ne peut pas tout dire. Mais je ne suis pas à la rue, j'ai un toit sur la tête, des vêtements, un chat, des amis, peu...

Vous êtes en promo. Et après, ce sera quoi, votre vie ?

J'ai des projets de séries et de films, qui se feront si tout se passe bien... Mais je dois d'abord me soigner. J'ai des problèmes qui m'empêchent de faire du sport, et, sans endorphines, je ne suis pas moi-même. Mais j'ai confiance en moi. Maintenant, je marche droit. La fête est finie, chéri ! C'est ce que je dis à tous mes copains. Je dormais une heure par nuit, à 20 ans. Maintenant je suis encore en vie, c'est déjà pas mal. Et plus je vieilliss, plus je suis marrante. L'humour sauve de tout.

PROPOS RECUEILLIS PAR Y.J.

« Résilience », d'Ophélie Winter, Ed. HarperCollins, 19 €.



LA LISTE DE NOS INVIES
YVES JAEGLÉ

Vingt-quatre films pour une Palme d'or

Après la liste des 26 pour l'Euro, la liste des 24 pour Cannes. Annoncée hier, cette sélection officielle met en compétition 24 « joueurs » qui espèrent décrocher la Palme d'or. Certains trustent les sélections, comme en équipe de France, même peu connus du grand public, comme Bruno Dumont, réalisateur très « capé » à Cannes, pillar du « sélectionneur » Thierry Frémaux, délégué général du Festival et grand fan de foot, qui a passé quelques nuits blanches à choisir et à éliminer. Des stars ? Sean Penn, en appelé de dernière minute, pour son nouveau film comme réalisateur. Catherine Deneuve montera bien les marches, mais hors compétition. Valérie Lemercier aussi, pour « Aline », le biopic sur Céline Dion. Paillottes et films du monde entier, du Bangladesh à la Bulgarie. Ce grand écart olympique que réussit Cannes chaque année. Sauf en 2020. Et pour la première fois en juillet, avec les vacanciers sur la plage. L'Euro et Cannes, l'été sont bon et l'adrénaline monte. Tant de dates à cocher, enfin. Deux « compétitions » annulées l'an dernier. Offrez-nous des transversales et des plans-séquences de rêve.